

Florence Taveau

Le Nouveau Triomphe de Camille Claudel



Avoir cet instinct primitif de la vie à l'état brut, sauvage, pour saisir toutes les essences et les nuances qui sont en soi et dans chaque pore de la création. Rimbaud ou l'impossible choix, cette impossibilité de marcher à deux ou à plusieurs tant sont nombreux nos chaos, talent et fidélité à desservir le beau. Le flux de la lumière monte, le génie se dessine. Rimbaud, je n'ose t'avouer le mot pourtant il le faut ! Silence et délivrance en mon cœur, plus tard, te le dirai-je !

Pour l'instant se délaïsse sur la terre la colère et cette impossibilité à ne point savoir se mouvoir sur les rives du monde. Desservir la vie, l'embellir et parfois l'ivresse vient dans le respect de soi-même sans s'en apercevoir. Ah ! Ce trou noir, cette passivité et cette mélancolie qui vous prend dans la non expression de l'amour, de l'énergie si puissante en soi ! Cette lumière vibrante, ce flux que l'on appelle la vie, identité qui vogue à l'infini et qui vous emporte dans sa sphère d'étrangeté. Comme un faucon sur le sable fin qui se laisse choir dans le désert de grâce infinie qu'est la pensée, à bout de souffle mon âme aspire à

pénétrer cette bulle d'arc-en-ciel. Il en est ainsi de la vie, de l'indomptable. Mon âme crie vers vous, passants, pour qui le Néant est en tout une énigme ! Dès lors l'insupportable succombe à la vie et à l'enchantement de soi. L'avenir se teinte de cet or palpable qui est le 1^{er} cri du nouveau-né comme si le meilleur était synonyme de bonheur dans un éternel retour de soi, d'énergie appelée encore l'infini là où la marche se fait désireuse du vivant. Ainsi la vérité se meut dans le chemin des couleurs, du vent qui couvre nos vertiges et changements d'humeur. Oh ! Je t'emmène féerie dans ce monde de la boîte crânienne, où j'entrevois une autre facette de la réalité que la normalité ne côtoie qu'à travers le miroir de l'imaginaire et le fruit de nos créations à nous les artistes ! Dès lors le vide se voit rejeter par une armada de couleurs, de navires de mots, sur des flots d'émotions en vie.

Peu importe si la blessure au sommet de l'effort créatif a ravivé la nostalgie de l'enfance. Tant jamais, nous les artistes, nous ne serons les copies conformes des fous de la loi, plutôt les peintres du symbole de l'universel de l'art qui touche à la vie, s'en imprègne et n'y renonce jamais ! Se moule la terre, en boule vivante, boule de feu rougeoyante, d'énergie où nos douleurs s'esquivent et s'effacent dans le vent de nos tempéraments et force de caractères. S'édifie, en parchemin mystérieux, le beau, d'une jouissance inaltérable, et se fait extrême d'une promesse infinie.

A chacun sa lumière et les effets qu'elle produit sur notre humanité ! De cette lumière, m'en suis-je pourvue plus qu'il n'en faut par le biais de l'émerveillement, cette émotion à la plus haute fébrilité. C'est la vie, la lumière bien plus forte que moi, qui me donne tout le courage d'exister, de vibrer, de m'épanouir par delà les contraintes de ce monde. Y vois-je un morceau de ciel bleu, le paroxysme des émotions. Je ne m'ennuie jamais en ces états-là ! Il suffit seulement d'avoir le courage d'être soi, de se regarder sans artifices, de se dépouiller de tout superflu. Oui ! J'existe dans toute la densité de la vie plus que celle du talent ! Poètes absolus, je vous aime et apprécie votre conquête du Beau, en particulier toi, Rimbaud, en cette soif du parfait, du mot bien écrit, du jet d'encre sublimé ! La création ? Elle se révèle ce besoin permanent d'enrichissement de par le jeu de mises en correspondances de nos émotions tel le soleil qui monte dans votre cœur et se fond dans votre bouche semblable à une boule de glace au parfum sensuel et sucré. Rimbaud ou l'impossible choix. Pourquoi Rimbaud n'as-tu pas perçu cette échappée là ? Tout se gère même la liberté. Une sorte de gestation, d'enfantement. L'on se cherche, l'on se retrouve, l'on se perd pour se chercher à nouveau semblable à des feux follets. Feux follets qui dansent sous les étoiles, ils éveillent les mots de par leur feu et magie au-dessus de nos sentiments. Même les plus noirs prennent la lumière du ciel et s'élance en mon

corps cette « langue de feu » pour rattraper l'azur et le féconder d'un vol majestueux. Tourbillon de la poésie et de Dieu ; du mystérieux et du plaisir, d'écrire à nouveau en ce renouveau de l'être. La vie a fait le pari d'aimer la vie. La vie a fait la paix avec la vie. La poésie s'en trouve ravie et s'embellit. Rimbaud, semblable à ta personne, je suis fille du vent en ce pari d'aimer la vie, là où le rythme se fait amoureux fou de la liberté. Aller tout au bout de l'aventure sans que la poésie ne prenne fin, là où le temps ne s'écrit plus mais accomplit son 1^{er} pas vers l'éternité... Là où les nuages semblables à des notes bleues jouent à « saute-mouton » avec nos envies et enjambent toute liberté par delà nos oublis. Rimbaud, tout en écho, se chante le mot sur le bateau de la vie ! Ainsi il existera toujours une terre, Rimbaud, entre soi et le réel pour errer dans le rêve ou la nonchalance au gré de nos libertés en échappées d'éternité. Prouesse de la jeunesse qui porte en renaissance le mot telle une promesse de bonheur... Les sentiments se répondent en senteurs enivrantes sur les flots de notre humanité dans le partage de l'enfance et de la maturité. Point de fardeau en cet état libérateur : que la fluidité du temps ! Prendre en ses mains d'artiste : le meilleur de l'humain, du monde de par cette magnificence qui nous rassure. Certes, nous les artistes, nous sommes désenchantés parfois par l'ordinaire. Et il n'est aucune place pour le sentiment démodé, modéré. Tout pense à croire que nous n'accordons de valeur qu'à la

profondeur : « ce défi » plus grand que nous-même.

Camille, Van Gogh, Rimbaud, Verlaine, l'éternité ne s'est point allée ! Vous l'avez trouvée par delà les mots au sein de votre courte vie, dans la densité de vos émotions, dans la dureté des épreuves, dans l'exigence du courage. Cette témérité à braver, en toute conscience, les dangers liés à l'art et à sa reconnaissance. En avance sur votre temps avez-vous été ! Avec toujours ce trop, cette quantité infinie qui n'est pas donnée et perçue par le commun des mortels. Cette quantité infinie qui n'est autre que cette puissance à se définir et à se redéfinir en tant de figures d'un beau qui ne se joue pas de vous-même mais se réalise de par les couleurs et les variantes que vous allez lui attribuer. Et quand déjà, vous avez pris plus ample connaissance de vous-même alors la lumière vous irradie, une certaine délivrance aussi. L'on n'en finit jamais avec le beau tant il est la somme de tous ces états en puissance qui s'élèvent en infini dans l'énergie du ciel. Ainsi dans l'écriteau de nos personnalités, nous sommes tous ces êtres vivants qui font défaut à la monotonie du temps de par cette éternité si palpitante, si conquérante.

Rappelez-vous ma mère... Mon premier poème à votre égard. Il débutait par ces vers : « Maman, je laisse là mon ouvrage pour partir vers d'autres rivages ». Avais-je à peine huit ans et cette sensation déjà de ne plus m'appartenir mais d'être la maîtresse de l'Art, la fille du Beau, la nièce de ce soleil qu'est l'énergie

humaine libérée de son ghetto, pour aller plus loin, par delà les barreaux, rechercher l'essentiel : « le Graal », cette coupe de jade où mes sens prennent enfin la couleur d'un réel bonheur. Avec cette vie mouvante tel le Nil. Avec ce sable qui s'enfuit, nous prend et nous enlace semblable au temps qui se constitue en monticules et dunes de souvenirs errants. Le désert, c'est tout sauf ce qui n'existe pas, car le néant y est bien vivant, mangé par la vie. La qualité prend le dessus sur la matière informe et gluante que je suis : ce néant, cette passivité. Et dans le silence, accouchement de la vie. Deuxième naissance de ma personnalité. On a tous un destin à accomplir : vœux d'Ali Baba, désir de mes rêves. J'écris. Je m'enfonce dans la profondeur. Combien d'énergies insoupçonnées en moi et de montagnes de cristal et de réserves d'eau, de paille et de silex ! Feu et boue, campagne, vivre dans le langage de l'évasion. Evasion faite de vie, d'appui, d'extase et non d'ennui. Finalité d'être vivante un maximum ! Ma mère l'était au plus profond de sa vie quand elle m'attendait, quand je lui pesais dans son ventre. Moi je suis enceinte tout le temps avec mes mots dans le ventre de ma pensée. Avec mes mots et maux qui me entraînent et m'entraînent vers des semences fertiles. Les doigts charnels des sapins, les doigts boudinés de la terre qui m'attirent pour être moulés, sculptés, affinés. Tous ces doigts du charnel fécondé par l'esprit de créativité. Il existe tellement de choses en moi, de vie, de mort que je suis un arbre qui prend racine sur une

rivière : celle du destin. Je suis la pierre sur laquelle dévale l'eau. Le minéral sur lequel végétal vient prendre racine. Polie, usée par tant d'éléments, mais non émoussés sont mes sens. Mes passions existent toujours même dans le chaos ! Exister dans la plénitude, est-ce que cela se peut ? Oui, mais seulement après avoir créé ! Les maux deviennent dès lors des vecteurs de bien. Autour de moi des soleils. Je nage en ces soleils. Mer de rayons, étang de lumière, je vogue dans la lumière. Une mer scintillante, des vagues de pierreries, la pierre faite orfèvrerie, du soleil cristallin. Découvrir ! Tant dans le silence, tout se découvre et la vie se retrouve ! Dans le ruisseau de mon âme, des larmes solidifiées fondent sous le soleil du renouveau. Repartir à zéro. La volonté se déploie tel un oiseau. Énergie de l'espérance. Délivrance que toutes ces essences « anticipant », ces Antigone de l'existence. Mais celles-ci ne se donnent que dans l'absolu de la vie, dans l'absolu de l'être. Mais que ma vie pénètre en l'âme même des essences de l'existence, pénètre en la trame de l'univers et va plus loin chercher le pourquoi à tous ces langages verts !

« Terre du soleil, le jasmin te parfume » ! Se parfumer, s'embraser tel un tronc d'arbre trop vieux pour amasser à lui tout seul les colères du tonnerre. Couleurs de la terre animées et désirées par les marées pourpres de ton caractère multiple. Tempérament de feu. Chevaux de Soleil, l'être humain, tant soit peu qui s'élève, est toujours déficitaire de lui-même et

pourtant si riche de l'intérieur. Ce paradoxe même crée sa complexité. Or je ne conçois, pour ma part, pas d'existence sans le plus digne, le meilleur, le plus beau et plus difficile état qu'est l'Amour pris dans son absolu. Et cette spontanéité qui vous éclaire de l'intérieur et vous rend libre de jouer sur la palette de votre personnalité. Combien j'aime et apprécie le bonheur, ses répétitions, ses mouvements dans le pas créatif, la métaphore, le mot. Il m'arrive même de toucher à des images dansantes. Graver ainsi son bonheur dans l'empreinte du ciel ! Un jaillissement de couleurs avec évaporation des douleurs : « le meilleur de la vie », là où l'agissant trouve dans l'acte créatif son plein déploiement. Et tu montes et descends, dans mon œsophage, sarcophage de soleil. Roule ! Roule ! Bouscule le noir ! Chasse le corbeau ! Plumes noires qui volent dans le ciel puis retombe sous la voûte blanche du jour !

Camille, de peur ou de froid, toi qui a connu le pire comme le meilleur, que l'énergie ne se retourne pas contre moi ! Camille qui délaisse les guenilles du superficiel pour revêtir le cœur de l'essentiel ! Cœur du rouge-gorge, ta force et fragilité se moulent dans le génie de la créativité. Camille ! Camille ! Tant de bruit pour rien autour de ta passion envers Rodin et pas assez pour te voir et passer à côté de tes propres créations ! Camille, la lune même, la rêverie en plein cœur ! Or aucune issue, ni de sortie. Pas d'argent, jamais assez ! Et essayer tant de refus pour créer et

exister dans la sculpture. Camille, prénom joliment fait de sensibilité ! Or Camille, dans l'ombre, ne peut exister ! Tant Camille, d'eau et de sang, d'incomplétude et d'isolement, se voit perdue dans les rouages d'un mécanisme vieux de plus de cent ans : « le snobisme des bien-pensants » envers la majesté et la pureté de ses lignes, de ses traits immortalisés à jamais en statuettes dans le soleil de la vie, dans l'or du génie sculptural. Or Camille ne s'en prenait jamais à personne si ce n'est à son art, d'une exigeante nature et boit, boit plus que de raison afin de ne point avoir froid en son cœur plus qu'en sa chair pour oublier ! Oublier l'échec de son passé, l'échec de ses colères, retranchée à présent à tout jamais au sein de son imaginaire, dans les décombres de son logis en piteux état tout comme son être qui a froid, faim de la chaleur humaine, d'autrui, trahie par son seul et unique amour : Rodin ! Trahie aussi par la voix de la raison, plus que celle de la passion, du « quand dira-t-on ! » Certes les nuages s'amoncellent sur sa vie. Mais de par ses œuvres, elle est en pleine lumière, elle-même la lumière, sa propre lumière et s'éclaire à la lueur de son savoir instinctif. Camille tout en paradoxe : si distante, si chaleureuse, tout en retenue pour se glisser fiévreuse dans la passion de la création, en « vague montante ». L'expression du génie qui hurle à la vie. Il s'agit plus d'une montagne, d'une chaîne de montagnes, de vallons à conquérir que cet art plastique qu'est « la sculpture » se dit-elle ! Pas moins mineur, point linéaire, tortueux désir tel le désir

de la passion. Mortifier vos dons ? Tout à coup, les réveiller par un coup de génie, de marteau et d'enclume. La vie qui bouge et se délie au point que la pierre prend vie, l'être humain se dessine ; se crée le vivant à grand pas. Camille qui joue avec le feu tant elle sculpte avec les extrêmes, d'une beauté inégalable, de formes inimaginables, éblouissantes de sensations, polies à l'infini, chantées par l'infini lui-même tant elles sont en vie. Camille qui sculpte, sculpte jusqu'au bout de la nuit, jusqu'à l'épuisement, là où se pressent le drame : la déchirure, la folie, la fièvre en son corps et âme ; la folie qui commence à la dévorer. Certes elle le sait. Mais elle sait aussi que là où commence l'égarément, se tiennent aux portes du néant, tant de richesses créatives qu'il est impossible d'y renoncer à ses bijoux de symboles aux couleurs enivrantes ! Un délire si tentateur ! Ainsi, tel un taureau qui livre son dernier combat, ne se meurt, en elle, la sculpture et ne s'emmure, en Camille, l'élan propre à l'enfant. Elle œuvre, sculpte, œuvre à nouveau, sculpte pour toujours avant que la mort ne la happe, la mort ou Rodin et ses détracteurs qui, dans son raisonnement en feu, lui en veulent tant ils ne jouent pas son jeu : celui de la reconnaissance de son talent. Toutefois Camille qui joue avec le marbre, le bronze et se joue des difficultés d'orfèvre. Or Camille attend toujours son prince charmant mais elle n'a que son chat multiplié par dix à présent. Une ribambelle de chats qui comblent son manque affectif et cette multitude sans

fin d'attentes de Rodin qui ne prête plus attention à celle-ci, trop peureux devant une telle passion. Camille, la fervente, semblable à une Carmen des temps modernes, en avance sur son temps, n'attend pas. Elle veut Rodin ! Pour elle et elle seule ! Ne point le partager avec Rose ou toute autre maîtresse ! Or Camille attend toujours son prince charmant mais Rodin n'est ni roi, ni prince. Simplement un lâche ! Rodin aime Camille tant que Camille ne touche pas à sa notoriété. Dès que les bourgeois jasant sur leur liaison, boudent les ventes alors leur passion tourne au jus de boudin. Camille aime Rodin avec passion, sans compter : « avec débordement et attachement », avec conviction comme pour son art. Pour Camille, c'est son premier amour. Pour Rodin, c'est sa énième maîtresse. Certes d'une jeunesse phénoménale, d'une beauté insaisissable, d'un talent inégalable, d'une passion insoupçonnable la Claudel ! Mais Rodin le sait et de cette naïveté là, de cette naïade, il veut en profiter, quitte à en blesser et à abîmer sa naïveté. Camille attend tout de Rodin. Lui, non ! Elle l'aime totalement ! Lui, en partie ! L'argent passe en premier. L'amour à un rang moindre ! Ton âme, Rodin, s'en va par lâcheté se dit Camille. La mienne, non, elle reste, en dépit des souffrances. Et voilà, Camille qui a froid, les pieds dans l'eau, la Seine a débordé, les quais sont inondés, son quartier et habitat aussi. Camille qui tremble, sa robe moisie et ses statues en glaise qui perdent de leurs attraits. Se fond son génie créatif en forme bourbeuse.

Alors Camille enterre ! Enterre sa vie de jeune fille conquérante, pleine d'espérance. Rodin a tout détruit, tout réduit à néant ses élans d'espérance, si porteur d'un avenir jumelé. Hélas, voilà la femme en errance d'elle-même qui n'en finit plus de se perdre à travers les chemins de traverse et ce mouvoir qu'est devenu son atelier d'artiste. Mais Camille ! Au nom du ciel ! Montre ce que tu sais faire ! Montre ton talent ! Ressaisis-toi ! Tu es mille fois plus douée que Rodin ! Tant tu joues avec la pierre de toute ta sincérité d'artiste, dans la mesure où tu ne triches pas avec la beauté ! Tu lui donnes tout, ton corps et ton âme, tes forces et tes élans, tes faiblesses aussi. Toutefois, Camille, j'ai froid à présent ! Terriblement froid pour toi et ta passion torride envers Rodin, un Rodin égoïste, surfait, de surcroît mensonger, quand il t'évince de sa destinée alors qu'il use et abuse de ton corps. Ainsi, il t'ignore et te laisse dans l'ombre pour épouser l'aube grise de la gloire, de cette bourgeoisie bien-pensante qui réfute cette maîtresse là, cet or qui dort encore en toi : « le génie féminin » ! Le génie féminin, se dit Camille, c'est être dans un état de disponibilité quel que soit l'heure, l'endroit où l'on soit. C'est être réceptif dans le meilleur de soi. Se faire valoir ? Non ! Car le talent ne se vend pas. Il se reconnaît par identification de mon « je » en des « jeux » d'art. Des vendanges, des vendanges d'idées se marient à mes idéaux. Mariage du beau, de la glace et du feu. Ce soir l'éternité est à ma portée, j'y vais, j'y

cours car je crois à l'amour. Le souffle court devant tant de beauté, de diamant, de vie, de sel et d'incertitude aussi, mais si émerveillé que la vérité s'impose à moi. Sous le soleil phare de la vérité, s'illuminent mes traits dans un geste irréel, vaporeux. Le cœur a plus d'un désir. Des dizaines, des milliers de désirs qui prennent vie sous les étincelles de mon originalité. Des grappes et des grappes de raisin d'une clarté rouge-vermeil transparaissent de merveille, de vie. C'est le vent de l'inspiration qui m'aspire dans un charme fou, Je ne fais qu'y succomber à cette tentation si saisissante et si prenante d'appartenir au beau dans son essence et légèreté. C'est être dans l'enfance avec la force d'être une femme qui ose tout et brave tous les dangers sans chercher à se comparer à qui que ce soit et surtout pas à Rodin. C'est oublié d'être une mortelle pour épouser le vivant dans ses abîmes et ses ombres les plus vertigineuses, mais également ses sommets de lumière, de condensation de lumière là où l'imagination fait les yeux doux à l'imaginaire de Dieu. Être créateur, c'est être absolu et garant de tous ces absolus. Or, je me suis donnée à cœur ouvert, à poings liés à Rodin, sans pressentir ce drame à venir qu'est la finalité de l'égoïsme pur : « la folie dans le mot fin ». Moi, Camille, qui glisse sur le non-dit, les mots ravalés, négligée, bâclée et pourtant qui donne, œuvre et donne encore dans l'immortalité de mes créations en actes répétitifs qu'est le tapement du burin et du marteau, du marteau et des ciseaux. Ciseler mes œuvres afin de leur

donner plus de vie. La vie dans sa finalité la plus dense. L'on peut rire de tout mais point de la passion. Elle est si fragile ! Le bonheur des couples heureux, moi, Camille, j'aimerais tant y goûter plutôt que de me mortifier dans le dédain de Rodin. Un Rodin trop peureux, trop craintif, qui craint trop d'être dépassé par cette toute jeune première que je suis, moi, Camille Claudel, habitée par le génie inventif, volontaire, ensoleillé à tout jamais par les rochers de mon enfance, au granit de mon passé, aux paysages d'amour qui portent l'empreinte de la personnalité de mon frère « Paul ».

Paul et Camille, deux branches d'un même arbre, le génie familial des « Claudel », qui resserrent leurs coudées de bois pour donner vie à la pierre, au marbre et à la poésie.

Paul, à présent seul, ambassadeur du cœur plus que des mots, se perd de port en port en mer de Chine, un peu semblable à toi Rimbaud. Sous ce port de reine qu'est Camille, l'inventive, à la recherche de sa sœur, l'insoumise, et qui voit jouer son destin à travers la flamme de la féminité et lui donne un sens : aimer, aimer d'un amour déraisonnable, le filial. A la quête de sa sœur perdue, de leurs jeux d'enfants où l'identité a rejailli l'un sur l'autre. Et comment exister quand l'on a été double et qu'à présent on est seul ? En ces secrets, Paul, porte à jamais l'empreinte créative du génie de sa sœur.

Camille : la sculpture ? Une souffrance sublimée.

Extraire l'émotion. Je n'ai jamais rien été. C'est donc ma façon primale d'exister. Comme une folie qu'il faudrait encourager, une folie qui se doit de vivre au grand jour, en pleine lumière, reflet de mon « moi » le plus profond. Cette folie, elle est merveilleuse car pour une fois elle ne ment pas. A ces côtés, de par elle, j'existe et l'encourage. Ainsi, sculpter son personnage, le porter aux nues et non en esclavage, le doter de libertés. Le marbre et le mouvement se délient, le marbre bouge dans le vent. Il est en vie, se fait grâce, joue. Des étoiles, des rubis, des topazes par milliers. Fertile eau vive, fertile inspiration. Jeunesse, tu n'en finis point de m'étonner et tel un funambule, sur l'arc en ciel, tu joues avec la destinée. Point de mélancolie. Que la lagune du ciel sur orfèvrerie. Mon œil s'y reflète et s'y endort en cette énergie. Le mouvement et l'action n'ont de sens que s'ils sont travaillés, sculptés, modelés aux courbes de la pensée par la renaissance de mon être, de mon humanité. Comme une éponge, j'existe ! J'existe de par cette force verte, jaune imbibée de rouge, du fruit rouge de la vie. Renaissance de la poussière et de l'émotion extrême, pour donner vie et puissance à l'infini. Je suis enfin moi, libre de toute ma personne, riche de ses états bruts qui savent jouer de coloris. Rouge sang ma vie, non en sursis mais puissante et légère, clairvoyante sur elle-même dans la portée du sens qu'elle donne à l'acte accompli. Au chat noir, au chat blanc, tout ronronne car ma vie murmure le plus beau, le plus haut de la gamme des

sons musicaux. En effet, quand les émotions se donnent pour et par l'artiste, elles sont violentes de vérité. En cette sculpture tout n'est que beauté, même la sensation d'être et de ne pas être, tout à la fois et rien d'autre que la loi de l'universalité. La douleur se perd et perdure l'éternité dans un instant magique. Je me dégage de l'individualité pour me donner à profusion dans l'abondance des multiples. Et quand le soleil joue de son ombre sur ma vie, sur le flanc de mon travail d'artiste, une chaleur bienveillante me pénètre. Elle est l'optimisme même. Les ailes de la liberté, les élans qui portent ma personnalité au sublime me réveillent de toute torpeur et embrasent le paysage de feu. Certes, il existe plusieurs musiques dans la sculpture. Plusieurs musiques car plusieurs amours. Suis-je sous leur emprise ? L'emprise des actes et des enchaînements, de tout un jeu de mise en scène. Ma pensée fait corps avec tous ces nouveaux personnages en argile. Des soleils mûrs, des soleils verts dansent. Le « pas encore » et le « fini » se sont trouvés pour faire un peu de route ensemble et donner à ma destinée un sens. Car Rodin, tu n'as pas le droit de me refuser un nouveau départ à la vie ! Les oiseaux viennent en cadence voler vers le soleil, émerger en plein ciel. Jouer la passion, que d'onction extrême à offrir ! Vivre la passion, c'est joué sur tous les tons et tonalités, de vibrations, de sentiments forts, de limites repoussées. De jouissance, de sang, de feu, d'éternité est faite la femme que je suis, prête à se

fondre, à épouser les pores du vivant. Rodin, je ne serai plus jamais prisonnière de ma personne tant le talent me libère. Plus que le temps, le talent. Le talent, Rodin, c'est un endroit qui te ressemble mais où tu ne peux vraiment y accéder tant tu manques de génie. Certes, de la force, tu en possèdes mais trop de répétition en tes œuvres. Toujours les mêmes ! Manque d'originalité. Toujours les mêmes poissons rouges, les mêmes concepts et lignes et courbes... Une création semblable à un bocal, qui tourne en rond. Pour ma part, ai-je plein de chats et d'originalité, d'idées que mes chats m'inspirent... Et mes chats vont te manger et manger tes poissons rouges enfermés dans le bocal de ta vie abîmée et vieillie par tant de narcissisme. Mais la cadence va, bat son fort, en plein d'énergie, l'on entend le martèlement du marteau sur le marbre. Et là, le doux, la douceur qui me gagne. Et me frôle ce bonheur d'être enfin moi tout simplement, entière dans mon identité, ma personnalité point éclatée !

Eugène, mon ami, étais-je dépouillée de toute confiance et tu m'as parée de ce vêtement d'or qu'est l'amitié, tu m'as redonné force et vie. Quand je sculpte, c'est pour toi et te prouver que notre amitié est aussi infinie que l'inspiration. Noblesse des mots entre nous et sans tristesse. Pas besoin de preuve. Mais l'amitié, c'est également donner chaque jour un peu de ses sentiments à l'autre, de cette confiance à autrui, qui m'a tant manquée. Elle est une rose entre

nous cette amitié ! Elle se travaille aussi par des petits billets doux aux jolies fenêtres et carreaux bleus, papier d'écolier, ailes de liberté, cahier de classe, je t'aime Eugène d'une amitié féconde et qui porte ses fruits dans ces sentiments précieux qui s'élèvent dans le ciel telles des étoiles, toiles de mes bas-fonds et pourtant étoile du berger, de cette amitié précieuse qui me guide lors de mes angoisses. Elles se défroissent toutes ces ailes cocasses de tant de « couac » de corbeaux. Volatiles noirs et si cruels, vous n'aurez pas ma peau ! Eugène mon ami, garant de ma liberté, cette liberté d'amour entre toi et ma personne qui se nomme « Amitié ». Ce qui n'est plus le cas entre ma personne et Rodin !

Que ce soleil mouvant de noir, mystique, de cet or propre à Van Gogh, sur les blés, les épis de blé n'assombrissent point ma vie à tout jamais mais comble tous mes manques. Eugène ! Il m'est impossible d'être avec toi et avec mes sculptures en même temps. Je ne sais pas me partager en deux. Je ne sais que donner. Donner tout et toute ma vie dans le talent, le génie la sculpture faite peinture, peinture vivante de la femme que je suis. Bien plus vivante que moi. Et bien plus causeuse mon œuvre que ma vie qui n'a de sens que par rapport à son art. Toute dévouée le suis-je telle une religieuse envers Dieu. Si pieuse pour le génie, si fiévreuse dans le travail de l'orfèvrerie ! Gloire ! Gloire à Dieu ! Est-ce que cette belle intransigeance va me perdre ? Est-ce que trop